

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 18 (1885)

Artikel: Deux nouvelles "Vie de Jésus"
Autor: Robert, E. / Pressensé, Edmond de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379359>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DEUX NOUVELLES « VIE DE JÉSUS ¹ »

L'une des principales tâches assignées à notre époque est d'arriver à une connaissance approfondie de la carrière du Sauveur, de son caractère moral, de sa personne et de son œuvre. Nous n'en voulons d'autre preuve que les innombrables « Vie de Jésus » qui ont paru successivement dès le commencement de ce siècle, s'efforçant à des points de vue variés et souvent fort opposés, de résoudre le grand problème. Schleiermacher, l'initiateur de la théologie moderne, a frayé la voie dans cette direction comme dans beaucoup d'autres. Son premier essai toutefois a échoué par suite d'une contradiction intérieure flagrante. Admettant la parfaite sainteté du Christ, son caractère moral exceptionnel et unique, il repousse de parti pris les récits miraculeux renfermés dans les évangiles; comme si, après avoir accepté le surnaturel à sa plus haute puissance, on pouvait encore le marchander dans le détail. Néander, placé au point de vue de la foi évangélique, franche et éclairée, demeure à bien des égards un modèle à imiter. Cependant la critique littéraire des textes était encore trop imparfaite de son temps pour qu'une image suffisamment nette du fils de Marie pût s'en dégager. Il fallait d'abord étudier les sources. Il est vrai que les premiers travaux entrepris dans ce sens ont peu contribué à faire avancer la question. Animée d'un esprit de négation, la critique pendant le premier tiers de notre siècle

¹ Edmond de Pressensé, *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre*. Septième édition, revue et augmentée. Paris 1884. — Bernard Weiss, *Das Leben Jesu*. In 2 Bänden. Berlin 1882.

n'a guère eu pour résultat que d'entasser ruines sur ruines. On se souvient encore de l'émotion produite en 1835 par la « Vie de Jésus » de Strauss, qui entre autres prétentions émettait celle de résumer en un tableau définitif les données scientifiques acquises jusqu'alors. L'existence de Jésus-Christ se dissolvait dans ce livre en une série de mythes et de légendes; à peine pouvait-on trouver encore, à travers ces nuages brillants, fruits supposés de l'imagination populaire, quelque terrain solide de réalité historique. A peu près à la même époque, l'école de Baur arrivait à un résultat analogue par des voies différentes. Appliquant à l'origine de l'Eglise les fameuses règles de la logique hégélienne, elle voyait dans le judéo-christianisme de Pierre et de Jacques la thèse primitive et conservatrice, dans la doctrine de Paul, un contraste violent, source de luttes ardentes et de longues discussions, et enfin dans la plupart des écrits du Nouveau Testament, en particulier dans les évangiles, une conciliation entre ces deux tendances opposées, synthèse qui aurait donné naissance à l'Eglise catholique des premiers siècles.

Ces deux écoles, celle de Strauss et celle de Tubingue, pour se soutenir, devaient faire une même supposition historique, à savoir que les évangiles auraient été composés à une époque très tardive, tout au moins dans la première moitié du second siècle. Le mythe ne saurait en effet se former lorsque les témoins oculaires des événements vivent encore. Deux ou trois générations sont nécessaires à son élaboration. Et la lutte entre les tendances contradictoires devait durer tout aussi longtemps avant d'aboutir à une solution pacifique. Mais l'examen attentif des sources, le témoignage des Pères de l'Eglise, les preuves internes et externes, ont établi jusqu'à l'évidence que l'apparition des évangiles ne saurait en aucune manière être transportée dans le second siècle. Les synoptiques ont été composés au plus tard entre l'an 65 et l'an 80, et l'évangile de Jean lui-même, autrefois si contesté, est reconnu comme n'étant pas postérieur à la fin du premier siècle. Ces faits, à peu près unanimement admis de nos jours par les critiques, font évanouir comme les brouillards du matin toutes ces hypothèses négatives.

tives, si savamment construites et si pompeusement annoncées comme étant le dernier mot de la science religieuse.

Entièrement revenu de ce système de suppositions ingénieuses, mais dépourvues de fondement, on a soif maintenant de données positives et de réalité historique. On tient à serrer de près la personne de Jésus, à la voir vivante et agissante au milieu de ses contemporains, à la replacer dans son cadre primitif et vrai. C'est là l'esprit qui domine toutes les recherches entreprises à nouveau dans ces dernières années. Mais il faut encore distinguer de nos jours dans ce courant général des travaux, deux tendances bien différentes, l'une rationaliste, l'autre évangélique. A la première appartient Keim, par exemple, dont la très remarquable étude témoigne d'un grand respect pour le caractère de Jésus-Christ et d'un sens historique très affiné. La pierre d'achoppement de cette école, ce sont les nombreux miracles que rapportent les évangiles et que, par suite d'un parti pris peu scientifique, elle écarte à priori. Pour échapper à ces récits et à ces témoignages dont les documents primitifs sont remplis, deux issues seulement se présentent : ou atténuer les faits, chercher à les expliquer par des voies naturelles, et l'on retombe dans les platitudes de l'ancien rationalisme de Paulus; ou suspecter le caractère moral de Jésus et de ses témoins qui auraient été des imposteurs, extrémité qui n'a pas fait sourciller M. Renan, mais devant laquelle reculent encore des écrivains plus sérieux et d'un sens religieux plus élevé.

L'école évangélique, elle, dégagée de toute opinion préconçue, de tout dogmatisme négatif aussi bien qu'orthodoxe, profite des expériences de ses devancières. Avec Baur et ses adhérents, elle sait reconnaître l'originalité des divers évangiles; avec le rationalisme moderne, elle veut contempler un Christ vivant et vrai, se détachant nettement sur le fonds solide de l'histoire. Mais comme elle n'assigne d'avance aucune limite arbitraire à ses résultats et à ses recherches, comme elle accepte impartialement la vérité, quelque forme que celle-ci revête, elle ne mutile pas la sainte figure du Rédempteur, elle n'enlève pas d'une main profane l'auréole de majesté

divine que le Christ conserve et conservera toujours dans la conscience de l'Eglise. A elle appartient sans contredit l'avenir et le mot décisif.

Les deux ouvrages, inscrits en tête de cette étude, quoique bien différents de forme et de méthode, sont inspirés au même degré de ce souffle d'impartialité et de foi et font époque dans la littérature déjà si abondante du sujet. Le « Jésus-Christ » de M. de Pressensé n'a plus besoin d'être recommandé au public religieux de France et du monde entier. Sept éditions successives en moins de dix années, quatre traductions en langues étrangères indiquent suffisamment à quel point il est apprécié. « C'est le plus grand effort de ma vie intellectuelle et morale », disait l'auteur lui-même, lors de l'apparition du livre en 1865. Nous croyons en effet que la « Vie de Jésus » sera le joyau le plus précieux de l'écrin littéraire si riche de notre vénéré frère. La dernière édition seule (Fischbacher, 1884) a été revue et augmentée. L'auteur dans l'intervalle s'était livré à de vastes études philosophiques qui ont donné naissance au livre bien connu : « les Origines » ; il en profite pour refaire à fond son chapitre sur le surnaturel. Tandis que précédemment il avait entrepris une réfutation en règle des doctrines matérialistes et déistes, il serre de plus près son sujet et fait toucher du doigt dans un examen attentif de la nature humaine les éléments du surnaturel. Une introduction lumineuse résume aussi en traits rapides les récents travaux sur la personne du Sauveur. Du reste, nous n'avons plus à louer le style vif et entraînant, l'abondance des renseignements, la solidité des recherches scientifiques, comme aussi le coloris poétique et l'élévation religieuse qui se font sentir d'un bout à l'autre du volume. Il n'est pas un de nos lecteurs qui ne l'ait entre les mains et qui, l'ayant lu, ne veuille le relire encore.

Le magnifique livre de Bernard Weiss, publié il y a deux ou trois ans à peine, est encore peu connu et mérite d'être étudié avec soin, en France comme ailleurs. Il est appelé à devenir l'un des ouvrages classiques, indispensables sur la matière. Fruit de vingt années d'études spéciales et persévérantes, il renferme de tels trésors scientifiques, une telle abondance de

matériaux, il épuise si bien le sujet, que la lecture en devient à la fois attrayante au plus haut degré et laborieuse. Personne n'a jamais étudié, comparé, classé, analysé les textes avec autant de soin et de pénétration. Son « *Marcus-Evangelium* » avait déjà donné le résultat de ses recherches au point de vue critique; ici, nous avons l'image imposante du Sauveur, telle qu'elle ressort, dans sa beauté plastique et pourtant surhumaine, du cadre des récits sacrés. Ses conclusions pourront parfois surprendre les personnes trop exclusivement attachées à la tradition; mais, esprit positif autant que croyant, il n'émet rien qui ne soit basé sur des données éprouvées et certaines. La plupart de ses vues seront difficilement contestées par une science impartiale. Son très remarquable ouvrage prouve du reste, une fois de plus, que la foi n'a rien à perdre, mais au contraire tout à gagner d'une recherche approfondie et loyale.

Ces deux livres dont nous venons de parler marquant une étape, un point d'arrivée dans cette longue série des travaux déjà accomplis sur la carrière de Jésus de Nazareth, nous voudrions indiquer brièvement, en deux articles successifs, ce que l'on peut considérer comme certain et définitivement acquis dans ce domaine, autant que la certitude absolue est possible en des matières si délicates. Le champ est immense, il faut se borner. Une étude complète de la « Vie de Jésus » comprend les points suivants :

1° Un tableau historique de l'état moral de l'humanité et particulièrement du peuple juif, à la venue du Messie, et subsidiairement une appréciation des religions antiques;

2° Des préliminaires philosophiques traitant spécialement la question du surnaturel;

3° L'étude des sources;

4° La biographie même du Sauveur.

Nous laisserons de côté le premier de ces points, traité avec beaucoup d'ampleur et d'autorité par M. de Pressensé. Il nous suffira de constater que, selon les intentions de l'auteur, l'originalité du christianisme, son entière indépendance des religions naturelles qui l'ont précédé, apparaît dans cet exposé avec une clarté parfaite. Aujourd'hui nous aborderons les deux

points suivants, la question du surnaturel et l'examen des sources, renvoyant à plus tard, s'il plaît à Dieu, ce qui constitue le cœur même du sujet, la personne et l'œuvre de Jésus-Christ.

I

Sans parler des sceptiques frivoles qui ne cherchent que des excuses et des prétextes, la question du surnaturel est pour un grand nombre d'esprits sincères une source de préventions insurmontables. La résoudre d'une manière claire ou du moins suffisante serait l'une des gloires de la théologie. Notre époque a horreur de tout ce qui semble revêtir, à un degré si minime que ce soit, quelque chose de magique, de merveilleux ou d'arbitraire et ne veut admettre que des faits dûment constatés, s'expliquant et se légitimant en quelque sorte par les lois qui les régissent. Et quand on songe aux lourdes superstitions qui pendant tout le moyen âge ont pesé sur l'humanité et paralysé le développement de la raison, on doit reconnaître que tout n'est pas à blâmer dans ce besoin de nos contemporains d'asseoir leurs convictions sur des preuves solides et décisives.

Mais où notre génération est coupable, c'est de laisser s'émousser en elle le sens moral au point de ne plus savoir discerner entre la croyance stupide au merveilleux et le surnaturel de l'Évangile. Aucune doctrine ne repousse l'arbitraire, la magie grossière des thaumaturges, avec autant d'énergie que la religion chrétienne. Les miracles dont elle parle, tous empreints d'un caractère élevé de miséricorde et de sainteté, sont soumis à des lois aussi rigoureuses que celles de la nature. C'est la révélation d'un monde supérieur, celui de la charité, qui a sa règle et son principe aussi bien que tous les autres domaines de l'activité humaine.

La question du surnaturel en implique deux autres : sa possibilité et sa réalité. Le surnaturel religieux et moral, dépouillé de tout charlatanisme, œuvre de sainteté et d'amour, tel que nous venons de le définir, est-il possible ? Tout esprit non prévenu n'hésitera pas à répondre affirmativement, à admettre tout au moins qu'il vaut la peine d'examiner le problème, de le sonder avec soin. Telle n'est pas l'attitude prise

par la plupart des écrivains de nos jours. On ne discute plus avec ceux qui croient au surnaturel, dit M. Renan ; les pays et les classes qui l'admettent sont d'importance secondaire. A cette assertion hautaine il n'y a qu'une réponse à faire : c'est de contester nettement l'esprit scientifique à ceux qui se la permettent. Vous niez par avance la possibilité de telle manifestation supérieure dans l'ordre moral : de quel droit et au nom de quel axiome ? En restreignant de parti pris et sans examen les limites du possible dans un tel domaine, vous faites de l'arbitraire pur, vous imposez vos vues à l'histoire, vous lui dictez d'avance les arrêts qu'elle doit rendre : disposition absolument contraire aux principes universellement admis de la méthode expérimentale. « Dès que la nature a parlé, dit excellemment Claude Bernard, l'expérimentateur doit se taire. Il ne doit jamais répondre pour elle, ni écouter incomplètement les réponses. Dans la nature, l'absurde, selon nos théories, n'est pas toujours impossible. » Cette remarque, si judicieuse en ce qui concerne les sciences naturelles, s'applique avec la même rigueur aux sciences historiques et morales. La méthode est partout la même : examiner impartialement les faits. Il est vrai que les facultés à mettre en jeu dans cet examen sont différentes. Le semblable se perçoit par le semblable. Les réalités du monde moral sont reconnues par les facultés morales et religieuses ; mais ce sens supérieur, inhérent à la nature humaine aussi bien que les dons de l'observation extérieure, paraît singulièrement amorti chez un grand nombre de nos contemporains ; de là cette inintelligence complète des réalités sublimes que la foi constate avec une entière évidence dans l'Evangile. Un ambassadeur français racontant au roi de Siam les merveilles de la civilisation européenne, décrivait entre autres les plaisirs de l'hiver, le patinage sur la glace. Arrêtez, lui dit alors le roi ; je vois bien ici que vous me débitez des contes ; nous avons aussi de l'eau chez nous, nous avons des hivers et cependant personne n'a jamais vu que l'eau devienne dure comme de la pierre. Ainsi font la plupart des sceptiques. Ne trouvant rien dans leur horizon moral qui ressemble au caractère exceptionnel de J.-C., ils prennent simplement le

parti de le nier. Rien de plus antiscientifique assurément que de faire de son expérience bornée la mesure de ce qui est ou de ce qui doit être.

Ne pouvant amener les adversaires sur le terrain d'une science vraiment désintéressée, force est bien aux apologistes du christianisme de se placer sur le leur et c'est ce que fait très vigoureusement M. de Pressensé. Prenant pour point de départ une proposition téméraire de M. Renan, d'après laquelle rien ne révélerait dans le monde une autre volonté que celle de l'homme, il montre dans la nature humaine, microcosme merveilleux auquel on peut tout ramener, les pierres d'attente et les assises du surnaturel.

Tout d'abord l'homme est soumis comme l'atome, la nébuleuse, le minéral, comme tout corps quelconque, aux lois physico-chimiques qui régissent l'univers. Si elles agissaient aveuglément, on pourrait n'y voir que la matière mue par l'impulsion du hasard ; mais l'action de ces lois se fait toujours avec poids et mesure, révèle un calcul et un art admirables. A moins de dire que la matière a inventé le calcul et en surveille l'application avec sagesse, il faut bien reconnaître déjà derrière ces éléments inférieurs de notre organisme une intelligence qui gouverne la nature et la contrôle.

Vient ensuite la vie, cette force mystérieuse qui fait que l'être se nourrit, se reproduit, se renouvelle, en s'assimilant certaines substances, en en écartant d'autres. Il n'y a pas de milieu : ou la vie sort par évolution du monde inorganique, ou elle est une création, une manifestation d'un pouvoir supérieur. *Tertium non datur*. Or jamais jusqu'ici on n'a vu la moindre parcelle de vie, pas même le moindre ferment sortir d'un agrégat ou d'une combinaison chimique. Voici donc un nouvel ordre de choses, un élément surnaturel par rapport à la matière purement inorganique constatée au début.

Ceci s'applique à plus forte raison encore à l'intelligence et aux aptitudes morales. « De tous les corps ensemble vous ne tirerez pas un esprit, » a dit Pascal. De toutes les sensations, de toutes les vibrations de l'éther transformées en vision ou en audition, vous ne tirerez ni une pensée ni un mouvement

d'affection désintéressée, encore moins la notion de l'infini et de l'absolu. Ici encore, un commencement nouveau, un domaine supérieur qui n'est point la résultante des données préalables.

Il y a donc une série de créations successives, se superposant les unes aux autres, sans troubler en rien leur fonctionnement spécial. Chacune a ses lois, son développement normal. Si le premier anneau de la chaîne nouvelle ne se rattache pas aux enchaînements antérieurs, tous les autres s'y engrèneront ensuite avec une parfaite régularité. Chaque création nouvelle marque aussi un progrès vers la réalisation d'un idéal plus élevé.

Qui peut prétendre que, par l'apparition de l'intelligence, la série des interventions divines soit épuisée et qu'il n'y aura pas dans l'histoire quelque commencement nouveau destiné à compléter, à parachever l'ordre de choses antérieur ? L'homme, qui se sent si imparfait, n'a-t-il pas au contraire l'intuition d'un monde supérieur, celui de la sainteté où il est appelé à entrer ? Et quand il constate sa misère profonde, sa déchéance, cause de tant de souffrances et de ruines, n'attend-il pas une manifestation extraordinaire de Dieu qui soit pour lui la délivrance ?

En étudiant de près la nature humaine, nous constatons donc non seulement la possibilité du surnaturel mais aussi sa probabilité, puisque sans cela la création morale n'atteindrait pas son but. Et cet élément nouveau, attendu, réclamé par la constitution actuelle de l'homme, ne sera pas la suspension ou le bouleversement des lois naturelles déjà existantes, mais un ordre de choses supérieur, faisant suite à ceux qui l'ont précédé, ayant comme eux sa législation et ses règles.

Au fond, il y a, nous semble-t-il, dans l'idée du surnaturel une notion essentiellement relative. N'est-il pas plus simple d'admettre une hiérarchie dans les lois morales comme dans les lois physiques, hiérarchie qui veut que chacune d'elles apparaisse à son heure, lorsque le travail antérieur indispensable aura préparé sa venue ? Au siècle dernier, l'idée de transmettre une pensée en quelques secondes de Londres à New-

York ou de faire en un petit nombre d'heures le trajet de Paris à Bordeaux eût été une folie. La découverte de forces, jusqu'alors inconnues, a transformé les conditions économiques et les relations entre peuples. Rien d'impossible à ce que, à un moment donné de l'histoire, soit apparue une force morale supérieure, propre à changer de même les conditions religieuses de l'humanité et à l'élever à ses hautes destinées.

Quant à la réalité du surnaturel, c'est une question qu'on devrait traiter, non dans les préliminaires mais à la fin d'une biographie de J.-C. Si nous osions exprimer un vœu, ce serait celui de trouver dans les conclusions des « Vie de Jésus, » composées par nos éminents écrivains, un chapitre résumant les principaux traits de la carrière du Sauveur et mettant en relief surtout sa parfaite sainteté. Cette sainteté découle avec tant d'évidence d'une étude approfondie de cette vie, unique entre toutes, qu'elle devient pour nous, chrétiens, l'arme la plus sûre, le principal bastion de notre forteresse. L'établir nettement comme un fait, c'est prouver et démontrer le surnaturel.

II

Un second travail préalable, nous l'avons vu, c'est l'étude des sources où nous puisons les matériaux d'une biographie du Seigneur, en d'autres termes, l'étude de nos quatre évangiles canoniques, car les quelques allusions à la carrière même de J.-C. qu'on trouve dans les autres écrits du Nouveau Testament, chez l'historien Josèphe et chez divers auteurs profanes du premier siècle, ne fournissent aucun renseignement supplémentaire.

Qui croirait à première vue que nos évangiles, si candides, si pleins de fraîcheur, où la personnalité de l'auteur s'efface si entièrement derrière la peinture objective des faits, présentent le problème le plus ardu que la critique ait eu à élucider? On créerait toute une bibliothèque de la masse d'ouvrages entrepris pour expliquer leur origine et les particularités de leur composition. Le problème est-il entièrement résolu? Nous ne saurions le dire; plusieurs éléments sans doute manqueront

toujours. Cependant des recherches étendues et consciencieuses comme celles de Bernard Weiss, recherches poussées jusqu'à l'examen le plus minutieux des textes, jusqu'à l'analyse comparative mot pour mot de tous les passages analogues, ont fait faire un grand pas à la question ; sur la plupart des points principaux, on est arrivé maintenant à des conclusions qu'on peut envisager comme certaines.

Occupons-nous d'abord des synoptiques qui forment un groupe à part bien caractérisé.

Personne ne conteste plus sérieusement que nos trois premiers récits canoniques ne remontent même assez avant dans le siècle apostolique. Les preuves externes et internes sont trop irrécusables. Eusèbe, Origène, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Irénée sont unanimes dans leur témoignage. Justin martyr, dont la conversion peut être placée vers l'an 132, nous apprend que de son temps la lecture des « Mémoires des Apôtres » faisait déjà partie intégrante du culte. Papias, l'un des Pères apostoliques, parle des « Discours de Matthieu » et de l'évangile de Marc. L'épître de Barnabas, découverte récemment dans le couvent du Sinaï et rédigée vers l'an 110 ou 114, cite un texte de Matthieu avec cette formule : *il est écrit* ; d'où il résulte que dès les premières années du second siècle nos évangiles canoniques passaient déjà pour des écrits authentiques et inspirés. Nous voici bien près de la date de leur composition.

D'autre part les preuves internes ne sont pas moins décisives. Le style des synoptiques est chargé de locutions et de tournures araméennes. C'est la langue que devaient parler des habitants de la Galilée transportés dans des milieux grecs. Un tel idiome aurait été tout aussi impossible au second siècle qu'il ne le serait de nos jours de parler exactement le langage des contemporains de Louis XIV. La fraîcheur des récits, la vivacité merveilleuse du coloris trahit aussi d'une manière indubitable des souvenirs récents, l'impression toute chaude encore des événements. A la distance de deux ou trois générations, l'histoire prend un ton didactique et se plaît dans les généralités. Se figure-t-on un auteur du second siècle dépeignant Jésus endormi dans la barque, la tête appuyée sur un

oreiller, ou rappelant le geste de l'aveugle de Jéricho qui jette son manteau afin d'accourir avec plus d'empressement à l'appel du Seigneur? Ces traits, nombreux dans les évangiles, révèlent l'émotion naïve du témoin oculaire ou du disciple qui a recueilli immédiatement ce témoignage.

La critique indépendante est donc tombée d'accord pour placer la composition des synoptiques entre l'an 65 et l'an 80.

Cette date définitivement fixée, les difficultés que fait surgir l'étude comparative des trois premiers évangiles ne sont pas pour cela résolues. Ils ont entre eux des ressemblances frappantes : même plan général, même conception fondamentale de l'activité du Messie, et dans plusieurs récits, une analogie qui va jusqu'à la reproduction mot pour mot des mêmes expressions. D'autre part, les divergences ne sont pas moins étonnantes. Tel évangile renferme un long fragment absolument étranger aux deux autres, et quand le même fait est rapporté, il y a parfois entre les diverses relations des différences presque inconciliables. D'où viennent ces analogies et ces divergences? jusqu'à quel point les auteurs ont-ils connu réciproquement leurs écrits et pu profiter les uns des autres?

Un examen attentif montre clairement que, contrairement à l'opinion des Pères de l'Eglise qui plaçaient l'apparition des évangiles dans l'ordre indiqué par le canon, c'est Marc qui a débuté dans la carrière. Sa narration, riche en détails pittoresques, porte au plus haut degré le cachet d'un œuvre originale, de première main. On ne s'expliquerait pas non plus qu'ayant eu sous les yeux les deux autres synoptiques, il eût laissé entièrement de côté des fragments aussi importants que ceux relatifs à la naissance du Christ. Il est facile ensuite d'établir que le premier et le troisième évangéliste ont utilisé l'écrit de Marc et lui sont par conséquent postérieurs. Matthieu le reproduit presque entièrement; il n'omet que deux fragments sans portée et pour le reste, modifie, abrège, fait porter l'accent sur les paroles du Seigneur plutôt que sur le détail des faits. Luc s'est aussi approprié dans son ensemble le cadre de Marc. D'un autre côté, il n'est pas moins certain que Matthieu et Luc ne se sont pas connus réciproquement. Les modifications ap-

portées par Matthieu à Marc ne sont pas les mêmes que celles de Luc ; chacun d'eux a les siennes propres, et dans les récits de la naissance de Jésus et des apparitions du Ressuscité, les deux narrations marchent parallèlement sans se rencontrer.

Enfin, fait intéressant et qui a donné lieu à une découverte d'une grande valeur : Matthieu et Luc ont eu à leur disposition, outre l'évangile de Marc, une autre source commune et primitive dont chacun a fait usage à sa manière. Matthieu la donne presque complète, mais change souvent l'ordre des matières ; dans Luc elle apparaît avec moins d'étendue, mais les indications de temps et de lieu y sont plus exactement observées. Cette source primitive, la plus ancienne de toutes, renfermait surtout des discours ; c'est à elle qu'ont été empruntés par exemple le sermon sur la montagne, l'allocution aux apôtres (Math. X) et plusieurs paraboles. Chose très remarquable aussi, cette découverte de la critique se trouve pleinement confirmée par le fameux texte de Papias qui déclare avoir appris de Jean le presbytre, contemporain des apôtres, que Matthieu avait recueilli en hébreu les *oracles* évangéliques et que chacun les interprétait comme il pouvait.

En tenant compte de ces faits et d'autres indices que nous ne pouvons énumérer ici, les choses se seraient passées à peu près de la manière suivante :

Pendant bien des années, il ne fut en aucune manière question de rédiger des documents relatifs à la vie du Seigneur. « Enivrée de la première effusion de l'Esprit-Saint, dit M. de Pressensé, vivant dans une attente pleine d'ardeur du retour prochain du Christ, se demandant chaque jour s'il ne va pas reparaitre sur la nuée pour juger le monde, la jeune église semble avoir dressé sa tente sur le mont des visions glorieuses ; elle est prête à la replier au premier signal. Dans une telle situation d'esprit, nulle idée ne se conçoit moins que celle d'écrire un livre sacré. » Outre les appels pressants au peuple juif, les apôtres avaient à pourvoir à l'édification des membres convertis de l'Eglise. Dans les assemblées plus intimes tenues à cet effet, ils rapportaient les faits et les paroles du Maître, au fur et à mesure que les circonstances le récla-

maient. Souvent un événement leur rappelait une déclaration du Seigneur. En voyant l'Esprit-Saint descendre sur Corneille, Pierre se souvint que Jésus avait dit : Jean a baptisé d'eau, mais vous serez baptisés du Saint-Esprit. Les douze témoins vivant côte à côte, leurs souvenirs se complétaient, se rectifiaient les uns les autres. Leur parole chaleureuse mit en relief d'abord les principaux traits de la carrière de Jésus ; puis le cycle des récits alla en s'agrandissant, sous le bénéfice de cette promesse du Maître : « le Consolateur vous remettra en mémoire toutes les choses que je vous ai dites. »

Il se forma ainsi un enseignement apostolique, non pas vague, mais précis, arrêté dans ses contours, qui fut recueilli puis transmis avec une très grande exactitude de bouche en bouche par les auditeurs et les disciples immédiats. Cette fidélité dans la tradition orale est un phénomène très fréquent chez les peuples où un petit nombre de personnes savent lire et écrire. Les personnes pieuses apprennent alors par cœur les récits sacrés et les font répéter mot pour mot à leurs enfants. Marie, nous est-il dit, conservait ces choses et les *repas-sait* dans son cœur. Elle rappelait à son souvenir les paroles et les faits afin de les reproduire sans erreur. Qui sait si ce n'est pas en premier lieu par son témoignage que les merveilleuses histoires de la naissance de Jésus sont parvenues jusqu'à nous ? — Et pour ce qui regarde l'enseignement des apôtres, la pauvreté de la langue araméenne, dépourvue de synonymes, peu abondante en flexions et en tournures, forçait la pensée à se fixer dans un moule déterminé et en facilitait encore la transmission authentique. Cette tradition orale s'est maintenue pendant longtemps du reste dans l'église primitive ; on en trouve des traces jusque dans les premières années du second siècle.

Tant que les fidèles demeurèrent groupés à Jérusalem, ce témoignage apostolique recueilli avec soin par les auditeurs répondait à tous les besoins. Mais lorsque la persécution contraignit les croyants à se disperser en Samarie, en Galilée et jusque dans les contrées païennes, c'est-à-dire loin du centre où l'on pouvait toujours contrôler la doctrine, on sentit la

nécessité de mettre par écrit certains récits ou cycles de récits. Alors apparurent des fragments plus ou moins longs relatant tel discours ou de préférence tel incident de la carrière du Sauveur. Luc y fait positivement allusion dans son préambule. Paul cite plusieurs fois des paroles de Jésus qui semblent empruntés à de semblables fragments. Mais nous en avons surtout un exemple frappant dans le récit de la femme adultère, récit incontestablement authentique, marqué à un degré éminent de l'empreinte de la tradition primitive et qui est allé s'égarer, on ne sait comment, au beau milieu de l'évangile de Jean.

L'attente du prochain retour de Christ était, comme on sait, vive et ardente au sein de l'Eglise apostolique. Jésus allait apparaître dans la gloire ; il suffisait en attendant d'alimenter la vie religieuse des fidèles rassemblés en tout lieu. Mais bientôt l'horizon s'assombrit ; la Judée s'agite, les armées romaines, posant le pied sur le sol sacré, font pressentir le sort réservé à la nation rebelle. Les apôtres vont quitter la Palestine, théâtre premier de leur activité. Avant d'adresser un dernier adieu à son peuple, Matthieu rassemble en un recueil les principaux discours, les sentences, les paraboles du Seigneur, recueil primitif d'une valeur inappréciable qui constitue l'un des éléments essentiels de notre Matthieu actuel. Enfin la ruine de Jérusalem réduit à néant l'espoir d'une restauration même spirituelle de la théocratie ; la parousie est indéfiniment reculée. L'Eglise éprouve alors le besoin d'avoir une vue d'ensemble, un tableau complet de la carrière de son fondateur ; et l'on voit apparaître spontanément, sans entente préalable, à intervalles peu éloignés, diverses biographies de Jésus. Marc écrit pour l'Eglise si importante de Rome, le premier évangéliste pour les judéo-chrétiens de la diaspora, et Luc pour les nombreuses communautés grecques fondées par saint Paul. Ces évangiles présentèrent une telle supériorité qu'ils firent disparaître les fragments isolés rédigés auparavant, comme l'édifice achevé rend inutile l'échafaudage qui a servi à sa construction.

L'évangile de Marc, le plus ancien de nos récits canoniques,

est appelé par Justin martyr les « Mémoires de Pierre ». Aucune expression n'en saurait mieux rendre le caractère. Marc, pendant un certain temps l'un des compagnons d'œuvre de saint Paul, a été, de même que les membres de sa famille, un fils spirituel de saint Pierre et plus tard son disciple fidèle. (Act. XII ; 1 Pier. V, 13.) Il a recueilli avec un soin pieux les récits et les enseignements de l'apôtre. Son évangile commence au moment où Jésus invite Pierre à le suivre. Le premier paragraphe raconte la visite du Seigneur dans la ville et dans la demeure du fils de Jona. La confession de Pierre forme le point culminant du tableau et c'est encore par un message à Pierre que se termine la narration. Les récits offrent d'ailleurs une telle précision dans les détails, une telle netteté de coloris qu'ils ne pouvaient provenir que d'un témoin oculaire, et particulièrement de celui dont la nature mobile, l'imagination impressionnable et vive est bien connue.

Si nous n'avons pas dans le second évangile un écrit directement apostolique, nous possédons néanmoins en lui une source primitive de la plus haute importance présentant les garanties d'une entière exactitude. Divers indices font voir qu'il a été écrit à Rome pour des Romains. Les coutumes juives sont expliquées, les localités en Palestine déterminées avec soin ; certains mots latins (*δηνάριον*, *κεντυρίων*, *κοδράντης*) reviennent assez fréquemment. Le but, non exprimé par des réflexions formelles, est de fortifier la foi à la messianité de Jésus ; l'ordre chronologique n'est pas rigoureusement observé, souvent les faits sont groupés par analogie, comme lorsque les prêtres, les pharisiens, les sadducéens et les scribes viennent tour à tour poser des questions captieuses à Jésus ; et l'impression qui se dégage de cet admirable évangile, est celle de l'activité puissante de Jésus-Christ, d'un ministère d'amour dévorant, infatigable, ne connaissant ni trêve ni repos, voué sans relâche au soulagement de la souffrance et au salut de l'humanité.

MM. de Pressensé et Weiss sont d'accord pour établir que le premier évangile ne saurait être attribué, sous sa forme actuelle, à l'apôtre Matthieu, et les raisons qu'ils allèguent paraissent concluantes. Il en coûte assurément de renoncer à une

tradition à laquelle on est habitué dès l'enfance; devant des faits dûment constatés, il n'y a pas autre chose à faire qu'à s'incliner. L'étude minutieuse et comparative du texte révèle nettement dans notre premier livre canonique deux mains différentes : l'une qui a écrit les *λογία* ou discours primitifs, l'autre qui, après avoir compulsé les matériaux empruntés à diverses sources, les a définitivement élaborés. La méthode des deux écrivains est très distincte. Tandis que le premier est sobre, concis, relève surtout les mots topiques, les paroles sentencieuses, le second s'en réfère constamment à l'alliance mosaïque et répète la formule bien connue : Ceci arriva afin que s'accomplisse ce qui avait été dit par les prophètes. De plus, quand des passages de l'Ancien Testament se présentent, l'un les cite d'après la traduction des Septante, l'autre d'après l'original hébreu dont il paraît avoir eu une connaissance approfondie. Or Matthieu n'a certainement pas écrit à deux reprises différentes, se reproduisant lui-même et changeant entièrement de méthode. Notre évangile actuel n'a pas non plus été traduit d'un texte original araméen; le style en est de première main, et trahit des finesses d'intention inconciliables avec l'idée d'une traduction. Il est donc l'ouvrage d'un auteur à nous inconnu, disciple de la seconde génération.

La crédibilité de ses récits n'en est en rien atténuée, car il a puisé à des sources primitives, certaines et authentiques. Avant tout les *λογία* de Matthieu qu'il donne, nous l'avons déjà vu, d'une manière très vraisemblablement intégrale; et c'est là la part de vérité renfermée dans la tradition des Pères de l'Eglise qui attribuent le premier évangile à l'ancien péager de Capernaum. L'auteur a également utilisé Marc qu'il reproduit en l'abrégeant; il a possédé enfin des sources particulières, orales ou écrites, relatives à l'enfance de Jésus, à l'impôt du temple, à la mort de Judas, aux gardiens du sépulcre et autres fragments semblables.

Il est difficile de rien préciser sur la personnalité de l'écrivain anonyme. Bernard Weiss pense que c'était l'un des croyants, d'origine juive, dispersés après le siège de Jérusalem. La ruine totale des espérances nationales qu'un grand nombre

de chrétiens palestiniens rattachaient encore à la messianité de Jésus fut pour eux une épreuve douloureuse, une véritable crise de la foi. Il fallait leur montrer que Jésus était bien sans conteste le libérateur annoncé par l'ancienne alliance et justifier le châtement sévère infligé à la nation élue, devenue incrédule et rebelle. C'est là le but que paraît s'être proposé l'auteur. Il insiste avec une intention marquée sur la réalisation dans la personne de Christ de toutes les prédictions annoncées autrefois par les prophètes; il fait voir l'endurcissement du peuple se manifestant dès la naissance même du Messie; Hérode et les chefs sont hostiles, tandis que des mages viennent d'orient adorer l'enfant divin. Il relève enfin le caractère spirituel et universel de la restauration accomplie par Jésus; l'évangile se termine par le tableau grandiose du Christ glorifié, affirmant en présence de ses disciples la toute-puissance qui lui a été donnée au ciel et sur la terre et leur conférant la mission d'instruire en son nom et de baptiser toutes les nations du monde.

Quant au troisième de nos récits canoniques, la tradition depuis Irénée désigne unanimement comme son auteur Luc, médecin grec, devenu après sa conversion l'un des plus fidèles collaborateurs de l'apôtre des gentils. Tous les indices internes confirment ce témoignage. L'écrivain était sans contredit un homme cultivé, d'origine hellénique. Son introduction, d'un grec si pur, présente une période d'une classique beauté. Il traite son sujet dans l'esprit d'un véritable historien, décrit les circonstances de la Palestine à l'époque de la venue du Christ et rattache ce grand fait, base de sa foi, à l'histoire générale du monde.

Disciple de Paul, il a subi à un haut degré la légitime influence de cet éminent apôtre. L'apparition à Pierre mentionnée 1 Cor. XI, 5 ne se retrouve que dans Luc XXIV, 34. Le récit de l'institution de la Cène dans le troisième évangile concorde avec celui de 1 Cor. XI. Les idées générales, les vues d'ensemble sur le salut et sur la grâce sont aussi les mêmes. Cependant la substance du livre ne vient point de Paul, celui-ci n'ayant pas été l'un des témoins de la carrière du Sauveur.

Outre les deux sources connues aussi du premier évangéliste, savoir les *λογία* de Matthieu et l'ouvrage de Marc, Luc a réuni plusieurs documents nouveaux de la plus haute importance, tels que ceux relatant les événements qui ont précédé et accompagné la naissance de Jésus. Tradition orale, ou fragments écrits compulsés et classés dans leur ordre chronologique, on ne saurait le dire. L'introduction ferait pencher plutôt vers cette dernière supposition. Luc a accompagné Paul en Palestine; il a pu profiter de cette occasion pour recueillir avec le soin et la méthode sûre qui le caractérisent, les matériaux dont il avait besoin. En tout cas, il cite ses documents avec une scrupuleuse fidélité, car dès le début de la narration le style prend une teinte hébraïque prononcée qui fait contraste avec l'élégante grécité du préambule.

Son plan n'est pas le même que celui de Marc. Les récits ne sont plus groupés selon l'analogie de leur contenu, mais reproduits autant que possible dans leur suite chronologique. Entre le ministère en Galilée et le drame de la passion qui lui sont communs avec les deux autres synoptiques, il intercale un long fragment entièrement original, relation d'un lent voyage que Jésus fit à Jérusalem dans les contrées, peu fréquentées des pharisiens, qui s'étendent au midi de la Galilée et au nord de la Samarie. Ce remarquable document renferme quelques-unes des plus belles paraboles. Placé au point de vue de l'universalisme chrétien, Luc a pour but de confirmer l'enseignement de Paul par un exposé de la vie du Seigneur. Le salut est destiné à tous les peuples : sa généalogie de Jésus remonte jusqu'à Adam. Ce salut est gratuit : il raconte de préférence les traits qui mettent en relief l'amour de Dieu envers les pécheurs, la conversion du brigand repentant, le pardon accordé à la femme coupable, la parabole de l'enfant prodigue. Il insiste aussi beaucoup sur l'importance de la prière et relève avec soin les nombreux exemples donnés à cet égard par Jésus lui-même. La tradition ne fournit aucun élément qui puisse déterminer l'époque précise où il composa son livre. La ruine de Jérusalem étant annoncée avec une grande netteté de dé-

tails, on est amené à conclure que cet événement était alors déjà accompli et à fixer la date de la composition dans les premières années qui suivirent, de l'an 72 à l'an 75.

Dans cette troisième biographie de Jésus nous possédons l'évangile des gentils, contre-partie du premier qui est l'évangile des chrétiens sortis du judaïsme.

III

Quand on passe des synoptiques au quatrième évangile, on croirait d'abord être transporté dans un monde différent. Dès le début, des paroles profondes sur la nature éternelle du Christ, au lieu de généalogies; pas un mot sur l'activité populaire du précurseur, mais des témoignages importants rendus devant des prêtres et des lévites; les premiers disciples appelés au bord du Jourdain, une noce à Cana, de nouvelles localités, de nouveaux personnages. Jésus commence sa carrière publique. Le cadre est tout différent de celui auquel nous sommes habitués. A peine un trait relatif au ministère du Seigneur en Galilée; nous le voyons à Jérusalem, dans le temple, à l'époque des grandes fêtes. Le dernier repas dans la chambre haute ne semble plus être la Pâque, mais une agape chrétienne; au lieu de l'institution de la Cène, l'ablution des pieds; au lieu de prédictions sur les destinées de Jérusalem, des discours d'adieux, d'intimes entretiens. Pas un mot sur l'agonie morale en Gethsémané; devant les sacrificateurs, devant Pilate, des scènes nouvelles; du haut de la croix, d'autres paroles, et c'est encore par des apparitions non mentionnées jusqu'alors que se termine le livre.

Le langage de Jésus apparaît aussi comme transformé. Plus de ces paroles gnomiques, de ces images vives et populaires, de ces paraboles attrayantes que rapportent les synoptiques; mais de longs discours à signification profonde, des entretiens où demandes et réponses semblent donner lieu parfois à des malentendus, et des allégories. Le contraste n'est pas moins grand en ce qui regarde le contenu de l'enseignement. Dans les premiers évangiles, c'est le royaume de Dieu, la justice de

ce royaume, des exhortations à la repentance, à l'humilité, au renoncement; les discours reproduits par Jean roulent tous au contraire sur la personne même de Jésus et sur le salut éternel qu'il apporte.

Cette originalité si tranchée, ce contraste et surtout la notion du Christ présentée ici à la foi des fidèles, constituent au fond le nœud du grand débat engagé depuis la fameuse attaque de Bretschneider sur l'évangile de Jean. A s'en tenir aux témoignages historiques et aux indices internes, la question de l'authenticité de cet évangile ne se poserait même pas. Polycarpe cite un mot de 1 Jean, épître qui est incontestablement de la même époque et du même auteur que le quatrième récit canonique. Justin Martyr fait une allusion très claire à l'entretien de Jésus avec Nicodème. Tatien, son disciple, a composé une harmonie des quatre évangiles et reproduit en partie le prologue comme écrit inspiré. A la fin du second siècle, notre évangile est reconnu dans toutes les églises comme l'œuvre de l'apôtre Jean. Irénée, originaire de l'Asie Mineure, a fréquenté plusieurs des Pères apostoliques qui ayant vu Jean ont pu le renseigner avec exactitude sur le disciple et sur ses écrits; son témoignage formel acquiert donc une valeur décisive, puisqu'il n'y a eu qu'une seule génération intermédiaire entre lui et l'apôtre. D'autre part, le quatrième évangile se donne lui-même comme étant l'œuvre du fils de Zébédée. L'auteur prétend être de ceux qui ont vu sa gloire et se désigne clairement par cette expression : celui que Jésus aimait. D'ailleurs, quelle affinité profonde entre l'œuvre et l'ouvrier, entre la conception de l'évangile et la nature bien connue du disciple de prédilection ! Lequel d'entre les Douze était capable de dépeindre cette image sublime du Christ, sinon Jean, l'apôtre à l'âme ardente et contemplative, peu porté à l'action, à la lutte, mais concentrant toutes ses forces morales par une méditation intense sur un objet unique et aimé ?

Pour dissiper toute prévention il suffirait donc de démontrer que les différences avec les synoptiques sont des données nouvelles qui élargissent l'horizon, complètent et enrichissent le sujet, et non des contradictions. L'espace nous manque pour

donner à cette preuve les développements nécessaires, nous ne pouvons qu'en indiquer les éléments.

Jean a eu incontestablement sous les yeux les synoptiques, car il fait allusion à bien des traits de l'histoire évangélique qu'il suppose connus de ses lecteurs sans les avoir racontés. S'il passe sous silence la presque totalité des événements rapportés par ses devanciers, c'est donc avec intention qu'il le fait. A quoi bon redire ce qui a déjà été exposé ? Sa mission est précisément de relater à son point de vue original ce qui avait été omis. Ses données cadrent aisément du reste avec celles des autres évangiles et se rencontrent parfois avec elles d'une manière frappante, comme dans le récit de la première multiplication des pains. L'image de Christ qui se dégage de son livre est plus élevée, plus spirituelle, disons le mot, plus divine que celle de ses devanciers. Cela tient à deux causes : à sa personnalité religieuse avant tout qui le mettait à même de comprendre la nature intime de Jésus, de discerner à travers l'infirmité de la chair la gloire du Fils de Dieu ; et ensuite à l'époque même où son évangile fut composé. A la fin du premier siècle, trente ans après la destruction de Jérusalem, Ephèse est devenue le centre de l'Eglise ; la lutte contre la tendance judaïsante a cessé ; le christianisme, entièrement émancipé des traditions mosaïques, est reconnu par tous ses adhérents comme religion universelle. C'est le moment de creuser plus profondément la donnée chrétienne elle-même. Rien d'étonnant à ce que l'idée du Christ qui ressort de cette élaboration morale ait plus d'ampleur et de majesté que celle d'une époque antérieure. L'Eglise s'est approprié plus pleinement le contenu de sa foi. Cette idée n'est du reste en rien en opposition avec celle des premiers évangiles ; car déjà Matthieu parle des relations entre le Père et le Fils en des termes qu'on croirait empruntés au langage johannique.

On objecte encore à l'ouvrage du disciple bien-aimé la pureté du style grec, qui s'explique par un long séjour en Asie Mineure. On prétend aussi que le même écrivain n'a pu rédiger l'Apocalypse et le quatrième évangile, comme si des temps, des circonstances, un sujet et un but entièrement autres ne

justifiaient pas suffisamment une manière de composition différente. D'autres contestent l'historicité des récits dans lesquels ils ne veulent voir que des conceptions fictives destinées à servir de cadre à des thèses dogmatiques préconçues. Mais il faut être bien peu doué du sens historique pour ne pas découvrir à chaque page les traces irrécusables de souvenirs personnels, pour ne pas sentir sous ses pieds le terrain ferme et solide des faits. M. Renan lui-même l'a démontré à la critique allemande, tout en attribuant, selon sa coutume, l'origine de notre évangile à de mesquines questions de rivalité et de jalousie. Pour épuiser enfin la série des objections, on s'est élevé contre l'authenticité des discours de Jésus, dont la forme et la couleur ressembleraient trop au style propre de l'apôtre. Il est possible qu'il faille faire dans la reproduction de ces discours quelque part à la personnalité de Jean; mais il est plus simple de supposer que le disciple, dont la nature était si éminemment réceptive, ait moulé peu à peu sa pensée sur celle de son Maître.

La bataille peut être considérée comme gagnée. Le quatrième évangile sort triomphant des attaques nombreuses et passionnées dont il a été l'objet. Etendard glorieux de la majesté divine du Christ qu'il expose avec une profondeur et une clarté admirables, il a de bonne heure conquis le cœur des croyants. Planant au-dessus des conflits intérieurs de la conscience que trahissent encore par exemple les écrits de saint Paul, il s'élève dans une région sereine et idéale, dans le domaine de l'éternel, de l'immuable. Les révélations sublimes qu'il renferme, la connaissance intime qu'il donne du caractère et de la personne du Sauveur, lui assigneront toujours une place à part dans le recueil sacré; jusqu'à la fin l'Eglise le considérera, selon l'expression des Pères alexandrins, comme l'évangile spirituel par excellence.

IV

A titre de conclusion à cette analyse incomplète et pourtant trop longue des sources, nous ferons une seule remarque. Ainsi que le lecteur l'aura sans doute déjà constaté, l'idée, non pas de l'inspiration, mais de la théopneustie au sens de l'école

supranaturaliste, se trouve, du point de vue où se placent les deux auteurs que nous étudions, entièrement écartée. Elle est incompatible en effet avec tout examen critique des textes. L'Esprit-Saint ayant dicté mot pour mot par une sorte d'action magique le contenu des évangiles, peu important d'après ce principe les questions de dates, de documents utilisés, d'originalité même dans la personne des écrivains sacrés. Il n'y a qu'une chose à entreprendre : compulser les récits, les coordonner, les classer si possible dans leur suite chronologique, en faisant cadrer ensemble tous les traits variés empruntés aux quatre sources, de manière à ne pas perdre un seul des termes du texte inspiré. Les tentatives d'établir une « harmonie des évangiles » ont été nombreuses ; elles échouent inévitablement contre les divergences que présente souvent dans nos écrits canoniques la relation d'un même fait. Pour se tirer d'affaire, on est obligé de multiplier les combinaisons ingénieuses, on suppose qu'un même miracle s'est répété plusieurs fois dans des circonstances identiques, qu'un même discours a été prononcé à diverses reprises. Il y aurait eu, par exemple, lors du dernier voyage de Jésus à Jérusalem, trois aveugles guéris à Jéricho, l'un à l'entrée de la ville, les deux autres à la sortie, et tous trois auraient eu avec le Seigneur exactement le même entretien. D'après Osiander qui le premier publia, à l'époque de la réformation, une « Harmonie des évangiles, » la belle-mère de Pierre aurait été jusqu'à trois fois délivrée de la fièvre.

De semblables tours de force, dont le résultat est de compromettre le sérieux des miracles accomplis par le Seigneur, ont jeté un complet discrédit sur ce doctrinarisme abstrait, opinion préconçue qui ne tient aucun compte de la réalité et des faits. On peut dire que le dogme de la théopneustie verbale a vécu. Mais si la plupart des théologiens évangéliques en sont affranchis, un grand nombre reculent encore devant les conséquences et craignent, en abandonnant ouvertement l'ancien point de vue, d'affaiblir la crédibilité, l'autorité normative des écrits sacrés. Crainte infiniment naturelle et légitime du reste, et qui serait justifiée si cette autorité devait reposer sur un semblable échafaudage dogmatique. Mais qu'est-ce qu'une dictée magique

de l'Esprit, notion grossière qui répugne au sens intime aussi bien qu'à la raison, comparée à la puissante et libre inspiration religieuse et morale que l'étude scrupuleuse des sources nous fait constater ? Selon la promesse du Maître, le Saint-Esprit, répandu avec abondance sur les croyants de la primitive Eglise, les a conduits en toute vérité. Eclairant d'abord les apôtres, les témoins immédiats sur qui repose tout l'édifice de la foi, il leur a rappelé, selon les besoins qui surgissaient, les paroles, les miracles, les divers incidents de la carrière de Jésus, leur faisant comprendre ce qui auparavant leur était demeuré caché. Jean dit expressément que les disciples n'entendirent point d'abord ce que signifiait l'entrée triomphale du Seigneur à Jérusalem ; ce ne fut qu'après sa glorification « qu'ils se souvinrent que ces choses étaient écrites de lui et qu'ils les lui avaient faites. » Bien des déclarations dont l'importance leur avait échappé se révélèrent à eux sous cette action intérieure de l'Esprit, leur apparurent lumineuses dans le style concis et lapidaire qu'elles revêtent habituellement. Les disciples de la seconde génération s'approprièrent à leur tour les enseignements des apôtres. Il y eut une assimilation graduelle par laquelle la conscience de l'Eglise acquérait, non pas seulement la notion idéale de son Chef, mais la connaissance et l'intelligence des principaux faits de sa vie, travail à la fois collectif et individuel d'où sont sortis les évangiles. Si toute possibilité d'erreur matérielle ou d'inexactitude de détail n'est pas exclue, si le champ reste ouvert à la critique impartiale et respectueuse, nous n'en avons pas moins, dans cette présence tout exceptionnelle de l'Esprit au sein de l'Eglise primitive comme aussi dans la foi en la Providence divine, la certitude que la sainte figure du Christ nous a été fidèlement retracée. Les évangiles sont l'un des fruits, peut-être le plus précieux, de cette puissante époque créatrice où le christianisme naissant a déployé sa sève et sa vigueur incomparables et qui demeure jusqu'à la fin des temps l'époque normative. Le Saint-Esprit, rendant témoignage à Jésus-Christ, le révélait à la conscience des fidèles par l'intuition profonde de la vie morale. Cette notion de l'inspiration en vaut certes bien une autre. E. ROBERT.
